Médiévales

Langues, Textes, Histoire

58 | printemps 2010

Humanisme et découvertes géographiques

Ange Politien et les « autres mondes »: l'attitude d'un humaniste florentin du xv^e siècle face aux explorations portugaises

Angelo Poliziano and the "Other Worlds": A Fifteenth Century Florentine Humanist's Attitude towards Portuguese Explorations

Jean-Marc Mandosio

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/5857>

DOI : 10.4000/medievales.5857

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

Pagination : 27-42

ISBN : 978-2-84292-260-3

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Jean-Marc Mandosio, « Ange Politien et les « autres mondes »: l'attitude d'un humaniste florentin du xv^e siècle face aux explorations portugaises », *Médiévales* [En ligne], 58 | printemps 2010, mis en ligne le 20 septembre 2012, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/5857> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.5857>

Tous droits réservés

Jean-Marc MANDOSIO

**ANGE POLITIEN ET LES « AUTRES MONDES » :
L'ATTITUDE D'UN HUMANISTE FLORENTIN DU XV^e SIÈCLE
FACE AUX EXPLORATIONS PORTUGAISES**

L'idée que nous nous faisons de la modernité, c'est-à-dire de notre propre histoire, est encore largement fondée sur la conception scolaire d'un « humanisme » porteur de valeurs et de méthodes progressistes (la Renaissance !), triomphant héroïquement de l'esprit « scolastique », caractérisé par l'étroitesse d'esprit et le conservatisme. Inversement, certains ont voulu voir dans le retour à l'antique prôné par les humanistes une régression qui aurait durablement freiné le progrès scientifique. Dans les deux cas, l'humanisme est conçu de façon simplificatrice comme un front homogène. Et lorsque nous trouvons, chez un même humaniste du xv^e ou du xvi^e siècle, des attitudes et des jugements qui nous paraissent contredire l'idée que nous nous faisons de la « mentalité » supposée être la sienne, nous nous empressons de les attribuer à l'héritage médiéval dont l'« homme de la Renaissance » aurait été encore imparfaitement délivré.

L'un des thèmes les plus fertiles en lieux communs de ce genre est l'aventure des Grandes Découvertes, étroitement associée dans notre esprit à l'essor de l'humanisme. Il est intéressant à cet égard de voir comment l'un des humanistes italiens les plus célèbres – le Florentin Ange Politien (Agnolo Ambrogini, 1454-1494) – s'est représenté, à la fin du xv^e siècle, les marges du monde connu à son époque, et par là même les possibilités ou les limites de l'exploration de nouveaux mondes. À première vue, Politien confirme pleinement l'image d'Épinal d'un humanisme tourné vers l'avenir (ce dont ses lecteurs lui font volontiers gloire), par opposition à la vision rétrograde d'un monde clos. Un examen plus attentif, fondé sur l'analyse du contexte historique et des sources, montrera que la réalité est plus nuancée, pour peu que l'on veuille bien se défaire des idées préconçues ; la tâche est d'autant plus

nécessaire que la lettre de Politien a donné lieu à une dérive interprétative aboutissant à de graves contresens¹.

1. La lettre d'Ange Politien à Jean II, roi du Portugal

Dans son livre *Les Transformations de l'Homme*, l'essayiste américain Lewis Mumford (1895-1990) fait un vibrant éloge de Politien². Celui-ci aurait eu le mérite, comme d'autres « contemporains de Christophe Colomb », d'avoir « tout de suite vu dans la découverte du Nouveau Monde un événement de la plus haute importance », allant bien au-delà d'un simple « fait géographique » : l'inauguration symbolique d'« un nouveau territoire de l'esprit, un nouveau domaine de l'activité humaine », que Mumford appelle « la culture du Nouveau Monde » par opposition à celle du « Vieux Monde » médiéval³. Un tel éloge a de quoi surprendre, puisque le grand lettré florentin est mort le 28 septembre 1494, trop tôt pour avoir eu connaissance de « la découverte du Nouveau Monde⁴ ». L'erreur de Mumford est le fruit d'un malentendu au sujet de la fameuse lettre que Politien adressa en 1489 ou 1490 au roi du Portugal Jean II (1455-1495) – avant même, donc, que Colomb n'entreprenne son premier voyage⁵. Il est certain que Mumford n'a pas lu la

1. On trouvera dans mon article « Gli “altri mondi” visti da Angelo Poliziano : la lettera a Giovanni II, re del Portogallo (contesto, fonti e storia delle interpretazioni) », à paraître dans la revue *Geographia antiqua*, les textes originaux dont ne sont ici données, pour des raisons de place, que les traductions.

2. L. MUMFORD, *Les Transformations de l'Homme* [*The Transformations of Man*, 1956], trad. B. PECHEUR, Paris, 2008, chap. VI (« L'homme du Nouveau Monde »), p. 125. Ce livre avait déjà été traduit une première fois en français par A. VILLELAUR, Paris, 1974.

3. Pour une critique de cette idée des deux « modèles » ou des deux « mondes », voir J.-M. MANDOSIO, *D'or et de sable : interventions éparses sur la critique sociale et l'interprétation de l'histoire, agrémentées d'observations sur l'art de lire et sur d'autres matières, tant curieuses qu'utiles*, Paris, 2008, chap. III (« *La Mesure de la Réalité*, ou la Grande Transformation racontée aux golden boys »).

4. Colomb atteignit le 12 octobre 1492 ce que nous appelons aujourd'hui les Antilles et qu'il croyait être l'archipel du Japon. Il revint en Europe le 3 mars 1493 et repartit le 24 septembre de la même année, pour ne revenir de ce second voyage qu'au printemps 1496. Le premier à avoir affirmé que les îles et le continent rencontrés outre-Atlantique n'appartenaient pas à l'Asie mais à un « Nouveau Monde » inconnu des Anciens fut le Florentin Amerigo Vespucci dans sa lettre intitulée *Mundus novus*, publiée en 1503-1504, et le nom d'« Amérique » fut donné en son honneur à l'ensemble de ces terres nouvelles, trois ans plus tard, par le cosmographe allemand Martin Waldseemüller dans son *Universalis cosmographia secundum Ptholomæi traditionem et Americi Vespucci aliorumque lustraciones* et dans sa *Cosmographiæ introductio* (Saint-Dié, 1507). Du vivant d'Ange Politien, par conséquent, ce « Nouveau Monde » n'existait pas, même si la nouvelle du succès de l'expédition de Colomb était déjà connue au moment de sa mort.

5. Cette lettre, maintes fois reproduite, figure dans les *Epistolarum libri XII* (X, 1), publiés à titre posthume dans les œuvres complètes de Politien (*Omnia opera Angeli Politiani et alia quædam lectu digna*, Venise, 1498, non paginées ; toutes les éditions ultérieures en dépendent).

lettre et n'a fait que s'appuyer sur des interprétations antérieures, qui seront examinées à la fin du présent article ; l'important est de comprendre comment de telles interprétations ont pu voir le jour.

Lorsque Politien écrit à Jean II, les relations entre le royaume du Portugal et la cité de Florence sont déjà anciennes et solides, tant sur le plan financier – à travers la banque des Médicis – que sur le plan culturel. Il est de bon ton pour les grandes familles portugaises d'envoyer leurs fils s'initier aux *litteræ humaniores* à l'université de Florence, en particulier auprès de Politien, qui y enseigne avec un très grand succès les méthodes de la nouvelle philologie⁶. Déjà considéré depuis sa jeunesse comme l'un des meilleurs poètes de son temps, tant en latin et en grec qu'en langue vulgaire, Politien est aussi réputé pour son immense érudition. Parmi ses élèves portugais figurent notamment les trois fils du grand chancelier du Portugal, João Teixeira⁷.

Dans un discours prononcé en mars 1489, ce dernier exhortait son roi à faire mettre par écrit la geste lusitanienne⁸. Constatant à son tour que les admirables exploits des Portugais en général, et de Jean II en particulier, n'ont pas encore été célébrés dans une œuvre littéraire digne de ce nom, et que par conséquent ils risquent de sombrer dans l'oubli pour les siècles à venir, Politien se déclare disposé à composer lui-même cette œuvre, en grec ou en latin, mais il faut pour cela que le roi lui fournisse la documentation nécessaire. La réponse du roi est enthousiaste : il s'engage à faire traduire du portugais en toscan ou

Sur les vicissitudes de cette entreprise, voir l'introduction de S. BUTLER à son édition critique de la correspondance, dont seul le premier volume est paru : ANGELO POLIZIANO, *Letters*, t. I : *Books I-IV*, Cambridge (Massachusetts), 2006. La lettre à Jean II n'est datée ni dans sa version imprimée ni dans les deux manuscrits, non autographes, qui la contiennent : Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, ms. Plut. XC sup. 37, f° 50 v°-54 v° ; Rome, Biblioteca Apostolica Vaticana, ms. Capp. 235, f° 33 r°-34 r° (voir I. MAÏER, *Les Manuscrits d'Ange Politien : catalogue descriptif*, Genève, 1965, p. 92 et 266). Le premier, écrit de la main d'un élève de Politien, reporte fidèlement le texte intégral de la lettre, tandis qu'elle s'interrompt au bout de quelques lignes dans le second, copié au XVI^e siècle ; ainsi s'explique pourquoi « l'explicit de cette lettre diffère totalement du texte imprimé », comme s'en étonne Ida Maïer (*ibid.*, p. 266). Étant donné que la réponse du roi (*Epistolarum libri XII*, X, 2) est datée du 23 octobre 1491, nous pouvons raisonnablement supposer – en tenant compte des délais d'acheminement et du temps mis à répondre – que la lettre de Politien a été écrite un ou deux ans plus tôt.

6. Sur le parcours intellectuel de Politien, voir V. BRANCA, *Poliziano e l'umanesimo della parola*, Turin, 1983. Sur ses activités universitaires, voir J.-M. MANDOSIO, « Un enseignement novateur : les cours d'Ange Politien à l'université de Florence (1480-1494) », *Histoire de l'éducation*, n° 120, oct.-déc. 2008, p. 33-54.

7. La correspondance de Politien contient une lettre adressée en août 1489 à Teixeira au sujet de l'éducation de ses fils (*Epistolarum libri XII*, X, 3).

8. *Oraçam que teve Joam Teyxeira chancarel mór destes reynos em tempo del rey dom Joamo segundo ... no mes de março, anno ... 1489*, Coïmbre, 1562. Le texte original de ce discours, initialement rédigé en portugais, est perdu ; le texte imprimé est une retraduction de la version latine faite au début du XVI^e siècle par l'un des fils du chancelier, Luís Teixeira (*Oratio habita insigni viro Joanne Teixeira ...*, Coïmbre, 1562).

en latin les chroniques de son règne, à partir desquelles le poète pourra élaborer son futur chef-d'œuvre⁹. C'est un projet de longue haleine, qui n'aura pas de suite en raison de la mort des deux protagonistes à quelques mois d'intervalle, en 1494 et 1495, avant même que Politien ait pu recevoir la documentation promise¹⁰. Néanmoins, les indications sommaires contenues dans sa lettre sont suffisamment précises pour que nous puissions nous faire une idée des deux grands thèmes qu'il comptait développer et de la signification qu'il leur attribuait.

Le premier est la conquête du Maroc, à laquelle Jean II, encore adolescent, prit une part active au côté de son père Alphonse V (1432-1481). Politien y voit la première étape d'une rechristianisation de toute l'Afrique antique¹¹, « troisième partie du monde » avec l'Europe et l'Asie, « déjà en grande partie délivrée des chaînes de la barbarie, et chaque jour davantage transportée du désir d'une pleine liberté ». Le roi du Portugal est célébré en tant que prince très chrétien, champion de la croisade contre les musulmans ; ce n'est pas cet aspect de la lettre, on s'en doute, qui a excité l'imagination des lecteurs modernes.

Le second thème abordé par Politien est l'exploration de l'Atlantique, courageusement entreprise par les Portugais qui ont su braver, « au mépris des colonnes d'Hercule », « les flots de l'océan bouillonnant ». Il présente hyperboliquement Jean II comme le « dompteur de ce vaste océan révolté, dont les premiers mouvements ont effrayé jusqu'à Hercule, le dompteur du monde ». Bien sûr, et Politien le sait fort bien, les Portugais n'avaient pas été les premiers à franchir le détroit de Gibraltar : les Canaries étaient déjà connues dans l'Antiquité sous le nom d'« îles Fortunées » et, dès la première moitié du XIV^e siècle, des marins génois et espagnols avaient découvert Madère et les Açores. Mais ce sont effectivement les Portugais qui entreprirent de façon méthodique, sous l'impulsion d'Henri le Navigateur (1394-1460) puis de Jean II, la colonisation des îles océaniques et la reconnaissance des côtes africaines, découvrant au passage les îles du cap Vert en 1444. En février 1488, le cap des Tempêtes avait été franchi par Bartolomeu Dias, ouvrant aux Portugais une voie maritime vers l'Asie (d'où le nouveau nom – cap de Bonne-Espérance – que Jean II lui donna en 1490)¹². L'Inde sera finalement atteinte en 1498 par Vasco de Gama.

9. *Epistolarum libri XII*, X, 2.

10. Il faudra attendre encore quatre-vingts ans pour que l'épopée dont ils avaient rêvé voie le jour : ce seront les *Lusiades* (1572) de Luís de Camões.

11. Qui comprenait l'Afrique proprement dite (correspondant à l'actuel Maghreb), la Libye et l'Égypte.

12. C'est précisément parce que le succès de cette entreprise, lancée depuis des décennies, paraissait désormais à portée de main que Jean II décida de ne pas soutenir le projet de Colomb, beaucoup plus incertain, consistant à tenter d'atteindre l'Asie par l'ouest en traversant l'Atlantique.

Ce qui intéresse le plus Politien est que les explorations portugaises ont révélé aux Européens « des réalités à peine croyables », en particulier « cette Barbarie elle-même » – l'Afrique subsaharienne – « qui ne nous était connue auparavant que par de vagues rumeurs, terre extravagante, immense, vierge, sans mœurs, sans lois, sans religion, où l'on vit à la façon des fauves ». Le roi du Portugal est supérieur à Alexandre le Grand, puisque l'empire de ce dernier ne dépassait pas les bornes du monde connu, alors que l'empire portugais déploie des horizons nouveaux. Dans une grande envolée oratoire (qui est tout ce que les interprètes modernes ont voulu retenir de sa lettre), Politien déclare à Jean II :

Tu es le dépositaire et le portier d'un autre monde, tenant comme dans ton poing tant de golfes, tant de promontoires, tant de rivages, tant d'îles, tant de ports, tant de places fortes, tant de cités maritimes, et étendant pour ainsi dire la main sur de très nombreux peuples jusqu'auxquels auparavant les ailes favorables de la renommée n'avaient pas, même faiblement, volé. [...] Et vraiment, qu'as-tu fait d'autre, je le demande, ô notre roi, que de nous découvrir d'autres terres, une autre mer, d'autres mondes et enfin d'autres astres¹³ ? Ou plutôt : tu les as fait sortir des ténèbres éternelles, et je dirais presque du chaos primitif, pour les ramener au grand jour.

C'est à cause de cette évocation des « autres mondes » et de leurs habitants, dont l'existence même était insoupçonnée, que Politien a fini par devenir bien malgré lui le chantre de « la découverte du Nouveau Monde »¹⁴, alors que la terre « immense et vierge » qu'il décrit n'était pas l'Amérique mais l'Afrique. Il est vrai que sa lettre peut être lue comme étant non seulement un bilan des conquêtes déjà effectuées, mais aussi une anticipation des futures découvertes que ne manquera pas d'apporter l'exploration des « flots de l'océan bouillonnant » : une fois les anciennes limites du monde franchies, qui peut dire quelles autres « réalités à peine croyables » les Européens découvriront encore ? L'ouverture vers l'avenir est incontestablement présente chez Politien. Toutefois, même en laissant de côté le contresens concernant l'Amérique, la lettre à Jean II n'exprime pas (comme le prétend la tradition interprétative dont Mumford s'est inspiré) la conviction qu'« un nouveau territoire de l'esprit » et « un nouveau domaine de l'activité humaine » sont sur le point d'éclore, mais des vues beaucoup plus traditionnelles.

13. Allusion aux constellations de l'hémisphère sud.

14. Voir de « la pluralité des mondes », selon l'interprétation de W. G. L. RANGLES (« Le nouveau monde, l'autre monde et la pluralité des mondes », dans *Actas do Congresso internacional de historia dos descobrimentos*, t. IV, Lisbonne, 1961, p. 347-382 ; rééd. en fac-similé dans W. G. L. RANGLES, *Geography, Cartography and Nautical Science in the Renaissance*, Aldershot, 2000, texte n° 20, p. 17).

La découverte de terres et de peuples nouveaux est pour Politien un événement d'une extrême importance, car elle a de grandes conséquences sur le plan théologique. De même que les rois portugais, reprenant le flambeau des croisades, ramènent au christianisme les populations musulmanes du nord de l'Afrique, la colonisation des îles océaniques et du continent africain civilise les sauvages et les christianise, les réintégrant dans la communauté humaine dont ils étaient exclus : la Barbarie est « désormais revenue à l'humanité, à la vie, à la douceur et à la culture, revenue à la piété ». Ainsi, écrit Politien, « le monde retrouve son unité alors qu'il était divisé ». En consacrant d'énormes efforts aux voyages d'exploration, Jean II agit en vrai souverain chrétien, soucieux de répandre la religion catholique dans le monde entier. Ce n'est donc pas un hasard si la formule employée par Politien – « qu'as-tu fait d'autre, ô notre roi, que de nous découvrir d'autres terres, une autre mer, d'autres mondes et enfin d'autres astres » – fait écho à la prophétie biblique : « Nous attendons [...] des cieux nouveaux et une terre nouvelle où la justice habite¹⁵ ». Les conquêtes réalisées par les Portugais au nom du Christ rapprochent l'humanité du moment où toute la terre sera devenue chrétienne ; elles s'inscrivent par conséquent dans l'histoire du salut, faisant coïncider l'image mystique des cieux et de la terre transfigurés (rendus « nouveaux ») par la Révélation avec l'unification effective de tout le globe terrestre sous la bannière des souverains chrétiens. L'avenir imaginé par Politien est l'accomplissement du message évangélique à travers l'institution d'un empire chrétien universel, auquel les peuples qui vivent « à la façon des fauves » devront se conformer de gré ou de force. C'est exactement l'idéologie qui animera les colonisateurs européens au siècle suivant ; mais Politien, comme nous le verrons bientôt, est loin d'en être l'inventeur.

Outre cette dimension religieuse – qui est fondamentale, puisque c'est elle qui assure l'unité thématique de l'ouvrage que Politien projetait d'écrire –, les explorations portugaises comportent trois aspects qui, sans être d'égale importance, sont loin d'être anecdotiques pour notre auteur. Tout d'abord, le développement du commerce occasionné par les conquêtes : les comptoirs installés sur les rives du continent africain, en effet, rapportent « des gains considérables » grâce aux nombreuses « denrées importées » en Europe. Politien n'évoque pas la perspective de l'imminent accès aux richesses de l'Asie, devenu une quasi-certitude après l'exploit de Dias¹⁶. Ce n'est qu'un peu plus tard, dans une leçon inaugurale prononcée en 1491 et publiée en novembre 1492, qu'il y fera allusion en écrivant : « Nous savons naviguer même par-delà

15. Deuxième épître de Pierre, 3, 13, reprenant (dans un sens chrétien) Isaïe, 65, 17 ; voir également Apocalypse, 21, 1.

16. Bartolomeu Dias était rentré à Lisbonne, au terme de son périple, en décembre 1488.

les colonnes d'Hercule, et même jusqu'aux Indes¹⁷ ». Pour le moment, les possibilités d'enrichissement offertes par les comptoirs africains sont déjà assez mirobolantes pour inciter à renforcer les liens entre Florence et le Portugal – et l'amitié récemment nouée par Politien avec la famille Teixeira ne peut que faciliter les choses. Il est inimaginable, au demeurant, qu'il ait pu prendre l'initiative de contacter directement Jean II sans l'accord préalable de Laurent de Médicis (1449-1492), qui était à la fois son patron et son ami intime, avec lequel il s'entretenait presque chaque jour. En tout cas, notre humaniste ne considère pas l'appât du gain comme foncièrement incompatible avec la dimension mystique de l'aventure portugaise ; il ne faut pas s'empresse d'y voir un signe de modernité lié à l'émergence du capitalisme dans l'Europe du xv^e siècle, car cette double orientation était déjà un élément constitutif de la mentalité des croisés quatre siècles plus tôt.

Après avoir rapidement évoqué le commerce, Politien souligne que les explorations portugaises permettent de combler les lacunes de notre connaissance du monde en apportant un « complément aux anciennes histoires¹⁸ ». Cela paraît aller de soi ; mais l'expression employée par Politien est ambiguë, car elle peut signifier deux choses fort différentes : 1° les connaissances transmises par les Anciens sont incomplètes parce qu'ils ignoraient la nature exacte de certaines régions du monde ; 2° nous les jugeons incomplètes parce qu'elles nous ont été transmises de façon déformée ou mutilée, et parce que nous ne savons pas les lire correctement. Certains passages de la lettre paraissent conforter la première interprétation – les peuples « jusqu'auxquels auparavant les ailes favorables de la renommée n'avaient pas, même faiblement, volé », etc. Il faut faire, toutefois, la part de l'hyperbole dans une lettre d'éloges adressée à un roi. De fait, tout ce que Politien a écrit par ailleurs conforte la seconde interprétation : c'est à cause de notre propre ignorance que nous critiquons celle des Anciens, dont la science était plus étendue que nous ne le pensons. Je songe en particulier à une lettre adressée le 3 janvier 1491 à Niccolò Leonicensi (1428-1524), qui avait eu l'outrecuidance d'affirmer que Pline l'Ancien s'était trompé à propos du nom d'une plante : Politien lui répond très sèchement en invoquant « l'autorité de Pline, qui pèse d'un très grand poids pour les hommes les plus érudits »¹⁹. Peu de temps auparavant, en 1489, il prenait avec fougue la défense de Cicéron contre le Byzantin Jean Argyropoulos (1415-1487), qui avait accusé l'orateur romain d'avoir compris de travers un terme utilisé par Aristote²⁰.

17. ANGELO POLIZIANO, *Lamia : prælectio in priora Aristotelis analytica*, éd. A. WESSELING, Leyde, 1986, p. 11. Je reviendrai plus loin sur ce passage.

18. Il faut entendre ici « histoires » au sens large que cette notion avait à l'époque, incluant les descriptions cosmographiques et l'« histoire naturelle ». Voir J.-M. MANDOSIO, « L'histoire dans la classification des sciences et des arts à la Renaissance », *Corpus*, n° 28, 1995, p. 43-72.

19. *Epistolarum libri XII*, II, 6 ; *Letters*, t. I, *op. cit.*, p. 98.

20. *Miscellaneorum centuria prima*, Florence, 1489, ch. 1.

Qu'il faille interpréter le « complément apporté aux anciennes histoires » dans le sens d'une restauration de la science antique est également confirmé par la troisième des conséquences annexes de l'épopée portugaise, à savoir : « la vérification des choses anciennes qu'on estimait autrefois à peine croyables et qui nous paraissent maintenant beaucoup moins étonnantes ». Pour Politien, les connaissances nouvelles fournies par les explorations portugaises ont déjà commencé à montrer que des récits antiques généralement considérés comme des fables étaient en réalité des histoires vraies. Il prend comme exemple la description de l'Atlantide par Platon, que ce dernier donnait pour véridique²¹ : « Alors, même le grand Platon et les annales des Égyptiens, ses contemporains²², seraient à mes yeux lavés de tout soupçon de mensonge, eux qui ont conservé, sans toutefois beaucoup s'accorder, le souvenir des grandes armées de cet océan que [Jean II a] dompté. » Politien n'imagine pas que l'Atlantide ait pu subsister en tant que telle, puisqu'elle est censée avoir sombré lors d'un cataclysme survenu longtemps avant l'époque de Platon. Il pense de toute évidence aux îles disséminées dans l'Atlantique, en particulier les Canaries, habitées par des indigènes belliqueux (les habitants de la Grande Canarie menèrent jusqu'en 1476 une guerre contre les colonisateurs espagnols qui avaient pris possession de l'île en 1461). Ces îles peuvent être considérées comme des vestiges du continent disparu et de ses « grandes armées », donnant ainsi raison à Platon.

Quelques années plus tôt, Politien avait déjà réagi de semblable façon face à l'extraordinaire horloge astronomique construite à Florence par l'ingénieur Lorenzo della Volpaia, si incroyablement complexe que « nous en croyons à peine nos yeux, même quand nous la voyons tous les jours »²³. Il a fallu, avouait-il, qu'un tel exploit technique soit réalisé par un contemporain pour que mon scepticisme au sujet d'un ouvrage analogue autrefois construit par Archimède soit entièrement dissipé ; j'ai donc eu tort d'avoir manqué de foi en l'autorité d'un si grand homme, même si cette réticence est compréhensible puisque, comme dit le proverbe, « dans les grandes choses la foi est lente à venir »²⁴. Les prouesses dont les Modernes se montrent capables rendent de moins en moins invraisemblables celles de l'Antiquité.

Politien est conscient d'appartenir à un âge de développement technique considérable. Ce développement l'intrigue et suscite son admiration, mais il estime qu'il vaut surtout en tant que reconquête du savoir des Anciens. Les Européens rattrapent progressivement leur retard et paraissent même dépasser

21. *Timée*, 21d.

22. D'après Platon (*Timée*, 21c-22b ; *Critias*, 108d), Solon avait appris l'histoire de l'Atlantide lors d'un séjour en Égypte auprès des prêtres de ce pays.

23. *Epistolarum libri XII*, IV, 8 ; *Letters*, t. I, *op. cit.*, p. 272.

24. *Ibid.*, p. 274.

l'Antiquité sur certains points (l'imprimerie, par exemple, est une incontestable nouveauté, et Jean II est allé plus loin qu'Alexandre le Grand), mais il leur reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour ce qui est de la sagesse. Il suffit de lire la phrase complète du discours intitulé *Lamia* où figure la référence au franchissement des colonnes d'Hercule²⁵ pour voir une telle idée s'exprimer : « Mais nous autres [modernes], nous sommes ridicules, car nous sommes devenus si honteusement rouillés [intellectuellement] que nous savons naviguer même par-delà les colonnes d'Hercule, et même jusqu'aux Indes, alors que nous ne sommes pas capables de consacrer ne serait-ce que trois ou quatre soirées d'hiver à essayer d'atteindre la philosophie²⁶. » Politien reprend ici, en l'adaptant, un passage du *Protreptique* de Jamblique (II^e siècle ap. J.-C.), qui disait seulement « jusqu'aux colonnes d'Hercule » et non « au-delà »²⁷. Moralité : malgré nos avancées techniques, nous ne sommes ni plus sages ni plus intelligents que les Anciens.

2. Les prédécesseurs d'Ange Politien

Contrairement à ce que certains passages de la lettre à Jean II, détachés de leur contexte, pourraient laisser entendre, Politien est davantage concerné par l'expansion du christianisme et par la réappropriation de la science antique que par la célébration de la nouveauté pour elle-même. En outre, ce n'était pas la première fois qu'un humaniste italien s'adressait à un roi ou à un prince portugais pour vanter ses mérites et ceux de son peuple²⁸. Vers 1448-1449 – la datation est conjecturale –, un autre Florentin, le Pogge (Poggio Bracciolini, 1380-1459), écrivit une lettre de félicitations à Henri le Navigateur²⁹, qui avait eu l'audace de se lancer dans une aventure inouïe « en prenant les devants, avec un courage extraordinaire, sans y être exhorté par personne³⁰ » ; sa lettre resta sans réponse. Une décennie plus tard, en 1459, l'historien Flavio Biondo (1392-1463) écrivit de Sienne à Alphonse V – sur la suggestion de João Fernandez da Silveira, qui représentait le Portugal à la cour pontificale – pour

25. Voir ci-dessus, note 17.

26. *Lamia*, op. cit., p. 11.

27. La référence aux Indes est, quant à elle, inspirée d'un vers d'Horace. Voir les annotations de Wesseling, *ibid.*, p. 74-75.

28. Voir F. de FIGUEIREDO, *A Épica portuguesa no século XVI* [1950], São Paulo, 1987, II, 3 (« A curiosidade dos humanistas pelos descobrimentos »), p. 87-115.

29. POGGIO BRACCIOLINI, *Lettere*, éd. H. HARTH, t. III, Florence, 1987, p. 88-90. Cette lettre est reproduite et traduite en français par M. GUÉRET-LAFERTÉ en annexe de son édition du livre IV du *De varietate fortunæ* du Pogge (POGGIO BRACCIOLINI, *De l'Inde : les voyages en Asie de Niccolò de' Conti*, Turnhout, 2004, p. 181-187). La datation proposée par Harth correspond « à la période où justement Poggio met la dernière main à son *De varietate fortunæ* » (*ibid.*, p. 7-8).

30. *Ibid.*, p. 182.

lui proposer d'écrire en latin une chronique de la conquête du Maroc et de l'exploration des côtes africaines³¹ ; lui non plus ne reçut pas de réponse, et il s'en plaignit amèrement auprès de Fernandez³². Sa proposition arrivait au mauvais moment, car Alphonse V avait déjà recruté pour exécuter cette tâche un humaniste italien, Matteo da Pisano († 1466 ?), qui ne s'en acquitta que partiellement en rédigeant, en 1459 ou 1460, un récit en prose latine de la prise de Ceuta (1415) intitulé *De bello Septensi*. D'autres Italiens – Giusto Baldino, puis Cataldo Parisio Siculo (1455-1517 ?) – prirent ensuite le relais, mais n'écrivirent jamais les chroniques promises³³. L'offre de Politien venait combler le vide déploré par Teixeira dans son discours de 1489³⁴, et fut accueillie d'autant plus favorablement que le prestige du Florentin était sans commune mesure avec celui des humanistes de petite envergure qui séjournèrent à la cour de Jean II.

Les expressions mêmes qui ont tant fait vanter la clairvoyance de Politien sont la reprise parfois littérale de thèmes déjà largement présents dans des textes antérieurs. On lit ainsi dans la lettre du Pogge à Henri le Navigateur que le prince portugais a accompli « ce que personne jusqu'ici n'avait osé entreprendre » : bravant « l'immensité impétueuse de l'océan et les flots bouillonnants des tempêtes », il a découvert « des mers inconnues, des régions non visitées, des pays ignorés et sauvages, des peuples barbares, situés aux extrêmes confins, hors des trajets réglés des constellations et du soleil, où auparavant personne n'avait accédé » ; alors qu'Alexandre le Grand « ne s'est attaqué qu'à des pays et à des lieux où plusieurs auparavant étaient parvenus », Henri est allé « là où personne parmi les Anciens, ni empereur, ni roi, n'a pénétré », ce qui lui procurera « une gloire éternelle »³⁵. Le thème de la croisade est également présent³⁶.

La lettre de Biondo à Alphonse V contient des éloges analogues : le roi s'est acquis une gloire supérieure à celle des autres princes de son siècle, parce qu'il a su franchir les limites du royaume qui lui avait été légué, s'en allant non seulement envahir « les Africains et les Maures sur leur sol natal », mais aussi découvrir « les peuples barbares de l'Afrique, troisième partie du monde », dont même « les Afres et les Maures qui vivent entre la Méditerranée et la mer océane » – et à plus forte raison les Romains – n'ont jamais soupçonné

31. Lettre du 1^{er} mars 1459 à Alphonse V (FLAVIO BIONDO, *Scritti inediti e rari*, éd. B. NOGARA, Rome, 1927, p. 190-192).

32. Lettre du 30 janvier 1461 à João Fernandez da Silveira (*ibid.*, p. 192-193).

33. Voir L. de MATOS, *L'Expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*, Lisbonne, 1991, I (« L'œuvre des humanistes italiens fixés au Portugal »), p. 67-108. Je remercie Déjanirah Silva-Couto de m'avoir signalé cet ouvrage.

34. Voir ci-dessus, note 8.

35. Trad. M. GUÉRET-LAFERTÉ, *op. cit.*, p. 183-185.

36. *Ibid.*, p. 185-187.

l'existence. Ces peuples, que l'ardeur excessive du soleil dans la zone équatoriale a maintenus dans une sauvagerie totale, le roi du Portugal les convertit à la religion chrétienne et à la civilisation ; il accomplit « un genre d'exploit absolument inouï » en installant des colonies européennes « sous un ciel que nos géographes ont toujours ignoré »³⁷. Dans sa seconde lettre, Biondo revient sur la nécessité de célébrer par écrit « les très glorieuses navigations, ou plus exactement les expéditions, fréquemment lancées [par les Portugais] à travers l'Atlantique en direction des Troglodytes et des Éthiopiens du sud », c'est-à-dire de l'Afrique noire³⁸.

Les mêmes thèmes sont aussi abordés dans un autre genre de texte : les discours d'obédience lus devant les nouveaux papes par les ambassadeurs du Portugal³⁹. Le 11 décembre 1485, quelques années à peine avant la lettre de Politien, Vasco Fernandes de Lucena prononçait à Rome devant Innocent VIII un discours, aussitôt imprimé⁴⁰, où il était question de la rechristianisation de l'Afrique du nord par les rois portugais, de la découverte par Henri le Navigateur « de dix îles dans l'océan Atlantique, presque ignorées des cosmographes et transformées en colonies portugaises », des exploits d'Alphonse V qui, « ne se contentant pas des frontières léguées par ses ancêtres », a conquis « au nom du Christ et de l'Église de Rome de nouvelles provinces, de nouveaux royaumes, de nouvelles îles et pour ainsi dire des mondes nouveaux et inconnus ». Son successeur Jean II a poursuivi au-delà de l'équateur l'exploration de l'« Éthiopie », habitée par une « engeance bestiale et barbare, vautreée dans la débauche et l'ignorance, ignorant la charité et vivant à la façon des bêtes », mais désormais civilisée par le commerce et éclairée par la foi chrétienne. L'orateur insiste sur « la quantité inouïe d'or et de marchandises précieuses » importée d'Afrique par les Portugais, privant les musulmans d'une importante ressource économique qui leur servait jusque-là à financer la guerre contre les chrétiens. Le moment est proche, « si toutefois les géographes les plus expérimentés disent vrai⁴¹ », où les Portugais atteindront le golfe Persique et accéderont aux royaumes de l'Asie, convertissant à la foi du Christ « des nations à propos desquelles nous n'avons que des connaissances très vagues ». Après un éloge dithyrambique de Jean II et d'Innocent VIII, la lettre s'achève sur un rappel du psaume où il est dit que Dieu, à travers son représentant sur terre (ici le pape et le roi très chrétien),

37. FLAVIO BIONDO, *Scritti inediti e rari*, op. cit., p. 190.

38. *Ibid.*, p. 192-193.

39. Voir F. de FIGUEIREDO, *A Épica portuguesa no século XVI*, op. cit., II, 2 (« Os discursos dos embaixadores »), p. 75-85 ; L. de MATOS, *L'Expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*, op. cit., III, 1 (« Les discours d'obédience du xv^e siècle »), p. 157-170.

40. *Galasci Fernandi ... illustrissimi regis Portugalliae oratoris ad Innocentium octavum pontificem maximum de obedientia oratio*, Lisbonne, 1485.

41. La pointe sud de l'Afrique n'avait pas encore été atteinte lorsque ce discours fut prononcé.

« dominera d'une mer à l'autre, et du Fleuve jusqu'au bout de la terre. Les Éthiopiens s'inclineront devant lui, ses ennemis déchireront la poussière. Les rois de Tarsis et des îles enverront des présents, les rois d'Arabie et de Saba paieront le tribut. Tous les rois se prosterneront devant lui, toutes les nations le serviront⁴² ».

Politien s'est manifestement inspiré de la lettre du Pogge – écrite par un des humanistes florentins les plus célèbres et qui était, comme lui, un philologue expert et un chasseur de manuscrits – ainsi que du discours de Fernandes de Lucena, tant la ressemblance est frappante entre ces deux textes et la lettre à Jean II. Je serais moins affirmatif quant à la lettre de Biondo à Alphonse V (à laquelle paraît faire écho, en revanche, la réponse de Jean II). Étant donné l'importance diplomatique de la correspondance avec un roi, et connaissant l'érudition et le perfectionnisme qui caractérisaient Politien, il est parfaitement logique qu'il se soit préalablement documenté sur la question, d'autant plus qu'elle faisait déjà l'objet d'une sorte de tradition littéraire. Bref, le discours sur les « nouveaux mondes » était *déjà un lieu commun* avant même la découverte de l'Amérique et ne saurait être considéré comme une conséquence de celle-ci⁴³.

En réalité, la principale originalité de la lettre de Politien par rapport aux trois textes que je viens d'examiner est qu'elle n'insiste pas seulement sur la nouveauté des découvertes faites par les Portugais, mais qu'elle les considère aussi – et paradoxalement – sous l'angle de la confirmation du savoir des Anciens, ce qui fait pencher la balance de leur côté alors que, chez le Pogge aussi bien que chez Biondo ou Fernandes de Lucena, il allait de soi que les conquêtes de la modernité démontraient à quel point la science antique était lacunaire. Par conséquent, si mon analyse est exacte, c'est le regard tourné vers l'Antiquité, bien plus que l'attention portée à l'avenir, qui différencie Politien des humanistes qui l'ont précédé dans son intérêt pour les explorations portugaises.

3. De l'Afrique à l'Amérique

Revenons maintenant à l'interprétation de Mumford, selon laquelle la lettre de Politien à Jean II aurait eu pour objet la découverte de l'Amérique. Il serait bien sûr oiseux de reprocher à un auteur qui s'est donné pour tâche de fournir en moins de deux cent cinquante pages une « vue d'ensemble du développement humain⁴⁴ » – de la préhistoire à l'avenir de l'humanité – sa

42. Psaume 71 (aujourd'hui 72), 8-11.

43. La conclusion que tire Randles de son enquête sur ce thème n'est pas claire et va plutôt dans le sens du préjugé courant (W. G. L. RANGLES, « Le nouveau monde, l'autre monde et la pluralité des mondes », *op. cit.*, p. 36).

44. L. MUMFORD, *Les Transformations de l'Homme*, *op. cit.*, p. 14 (préface de 1972).

méconnaissance de l'œuvre du Florentin, dont il n'a de toute évidence qu'une idée approximative⁴⁵. Il peut être en revanche assez instructif d'essayer de comprendre pourquoi le poète et philologue s'est vu attribuer une place aussi significative dans *Les Transformations de l'Homme* : le chapitre consacré par Mumford à « l'homme du Nouveau Monde » s'ouvre sur l'évocation de la clairvoyance d'Ange Politien, élevé à la dignité de héraut des Temps modernes, symbolisant par son audace intellectuelle la rupture avec « l'homme du Vieux Monde ». J'ai déjà indiqué quels sont les éléments de la lettre de Politien qui ont donné l'occasion aux interprétations modernes de se déchaîner pour mettre en avant le supposé progressisme de l'auteur. Je vais maintenant indiquer brièvement à travers quelles sources le jugement exprimé par Mumford a pu se former.

La lettre à Jean II a toujours été considérée comme l'un des morceaux de bravoure de la correspondance de Politien. Dans son célèbre essai sur « la civilisation de la Renaissance en Italie⁴⁶ », Jacob Burckhardt (1818-1897) y voyait l'exemple même de la manière dont « le poète philologue [...] dispense la gloire, l'immortalité et aussi l'oubli », en sélectionnant les sujets dont il traite et en leur insufflant son talent personnel⁴⁷. Politien aurait ainsi contribué, avec les autres humanistes italiens, à jeter les fondements de la conception moderne de la gloire, liée, selon Burckhardt, au développement de la notion de génie individuel. En ce sens, donc, la proposition d'immortaliser le roi du Portugal par les lettres serait déjà caractéristique de la mentalité de ce que Mumford appellera « l'homme du Nouveau Monde ».

Les historiens italiens du XIX^e siècle, pour leur part, expriment souvent le regret que le projet de Politien soit resté sans suite. L'un d'eux en particulier, Gustavo Uzielli (1839-1911), insiste avec beaucoup d'exagération sur l'exceptionnelle acuité du jugement de l'humaniste florentin, dans son livre sur Paolo Toscanelli (1397-1482) publié à la fin du siècle⁴⁸. En faisant du Florentin Toscanelli l'« initiateur de la découverte de l'Amérique », Uzielli a alimenté un mythe qui jouit encore aujourd'hui d'un certain crédit⁴⁹. L'auteur

45. Comme le souligne l'éditeur de la nouvelle traduction française (*ibid.*, p. 8), le projet même d'un livre de ce genre « entraîne nécessairement toutes sortes de raccourcis et de simplifications, et même une certaine reconstruction des faits, en fonction du fil directeur choisi, c'est-à-dire finalement du point de vue *sur le présent* adopté par l'auteur ».

46. J. BURCKHARDT, *La Civilisation de la Renaissance en Italie* [*Die Cultur der Renaissance in Italien*, 1860], trad. L. SCHMITT [1885] revue par R. KLEIN [1958], Genève, 1964.

47. *Ibid.*, II (« Développement de l'individu »), 3 (« La gloire moderne »), p. 115-116.

48. G. UZIELLI, *Paolo dal Pozzo Toscanelli, iniziatore della scoperta d'America*, Florence, 1892.

49. Comme l'écrit P. GAUTIER DALCHÉ, « nulle figure n'est plus énigmatique que celle de cet auteur sans œuvre, et nulle construction historiographique plus arbitraire que celle qui a tenté d'attribuer à la cité de l'Arno une influence directe et décisive dans la genèse des explorations » (*La Géographie de Ptolémée en Occident (IV^e-XVI^e siècle)*, Turnhout, 2009, p. 268).

blâme rétrospectivement « les eunuques platoniciens de la cour de Laurent de Médicis » (*sic*) pour être restés « indifférents [...] à ce qui valut à leur temps d'être appelé le siècle des découvertes », et Laurent lui-même pour n'avoir pas « tourné les yeux vers les Indes et le Nouveau Continent qui scintillait au loin », provoquant par cette « inexplicable » négligence le déclin de Florence et de toute l'Italie dans les siècles suivants. L'un des rares Florentins à avoir pressenti « le renouveau qui était sur le point de se produire dans les connaissances géographiques de la Terre » fut Politien, comme l'atteste son « désir d'écrire l'histoire des navigations portugaises »⁵⁰. L'opposition ainsi mise en scène entre la lucidité de Politien et l'aveuglement de Laurent est sans fondement puisque, comme je l'ai montré plus haut, il est impensable que Politien ait pu écrire sa lettre à Jean II sans l'aval de Laurent.

L'élément le plus significatif de l'argumentation d'Uzielli, vaste échafaudage d'hypothèses fantaisistes⁵¹, est que le contenu effectif de la lettre de Politien – les navigations portugaises – y est interprété à la lumière du contexte historique, non pas contemporain, mais *futur* : selon lui, en effet, cette lettre témoigne d'un renouveau qui n'était pas déjà en cours, mais « qui était sur le point de se produire » (*il rinnovamento che stava per prodursi*). Cette manière d'expliquer le présent par l'avenir, assurément inacceptable d'un point de vue purement logique, paraissait normale en un temps où la « philosophie de l'histoire » à la mode hégélienne dominait les esprits : si les événements trouvent leur explication et leur justification dans une finalité inhérente au mouvement historique lui-même, dont les acteurs n'ont pas clairement conscience, les motivations explicites de ces derniers peuvent être négligées : croyant poursuivre leurs propres buts particuliers, c'est en réalité l'universel – l'Histoire en tant que processus téléologique – qui agit à travers eux. C'est pourquoi Politien, en s'enthousiasmant pour les navigations passées et présentes, définit par avance le cadre mental qui sera celui des découvertes à venir.

Quelques années après le livre d'Uzielli, la même idée réapparaît dans le chapitre inaugural de la *Cambridge Modern History*, consacré à « l'ère des découvertes »⁵². L'auteur, Edward John Payne (1844-1904), après avoir fidèlement résumé la lettre de Politien à Jean II, la commente par ces mots : « La signification qu'elle a pour nous tient au fait que son admiration est exprimée dans des termes qui s'appliqueraient aussi bien, sinon mieux, à l'imminente découverte du continent occidental » ; et il ajoute que, certes,

50. G. UZIELLI, *op. cit.*, p. 86-88.

51. Je laisse ici de côté ses affabulations sur les sources prétendues des idées de Politien (Manilius, Lorenzo Bonincontri et Toscanelli lui-même) ; *ibid.*, p. 87.

52. E. J. PAYNE, « The Age of Discovery », dans *The Cambridge Modern History*, t. I : *The Renaissance*, Cambridge, 1902, p. 18.

« l'existence de l'Amérique était encore insoupçonnée », mais que « la fermentation mentale produite en Europe par les voyages portugais conduisit rapidement à sa découverte ». On pourrait s'interroger sur l'étrange notion de « fermentation mentale » (*mental fermentation*) invoquée comme facteur explicatif ; elle est précisée dans la phrase introductive de Payne, qui constitue, je pense, le modèle précis dont s'est inspiré Mumford :

On sentait bien que le petit royaume du Portugal avait effectué quelque chose comme une révolution dans le monde intellectuel : et les idées inspirées par ce changement, tandis que l'existence du Nouveau Monde, plus tard appelé Amérique, était encore insoupçonnée, sont admirablement exprimées dans une épître adressée à Jean II par Ange Politien, professeur de grec et de littérature latine à Florence.

La « révolution dans le monde intellectuel » dont parle Payne, si « admirablement exprimée » par Politien, devient chez Mumford « un nouveau territoire de l'esprit, un nouveau domaine de l'activité humaine ». On voit ainsi comment, sans avoir lu une ligne des écrits de Politien, Mumford a pu faire de celui-ci – au prix d'une distorsion vraisemblablement due à une lecture hâtive de la *Cambridge Modern History* – l'un des premiers auteurs à avoir « tout de suite vu dans la découverte du Nouveau Monde un événement de la plus haute importance ». Cette interprétation est complètement erronée, mais elle n'est pas entièrement arbitraire puisqu'elle est le fruit d'une tradition interprétative, en elle-même riche d'enseignements, sur la façon dont certains « faits » historiques sont inventés ou déformés pour renforcer des schémas historiographiques prédéterminés.

Jean-Marc MANDOSIO – EPHE, Sorbonne, 45-47 rue des Écoles, F-75005 Paris

Ange Politien et les « autres mondes » : l'attitude d'un humaniste florentin du xv^e siècle face aux explorations portugaises

Dans sa célèbre lettre au roi Jean II, Politien loue les Portugais pour leurs remarquables succès : la conquête (partielle) du Maroc et l'exploration de l'océan Atlantique et des côtes africaines. Sa référence à d'« autres mondes » a conduit certains interprètes à y voir une prémonition de la découverte de l'Amérique et à faire de Politien le héraut d'une nouvelle conception du monde. En réalité, il est surtout intéressé par l'expansion de la chrétienté et par la confirmation de la science antique. La comparaison avec les discours du Pogge, de Flavio Biondo et de Vasco Fernandes de Lucena sur les mêmes sujets montre que Politien ne dit rien de nouveau et que son attitude envers la modernité est plus ambiguë que celle de ses prédécesseurs.

Florence – Portugal – Humanisme – Navigations – Afrique

**Angelo Poliziano and the “Other Worlds”:
a Fifteenth Century Florentine Humanist’s Attitude
towards Portuguese Explorations**

In his celebrated letter to the king John II, Poliziano praised the Portuguese for their remarkable achievements: the (partial) conquest of Morocco and the exploration of the Atlantic Ocean and the African coasts. His reference to “new worlds” led some interpreters to see it as a premonition of the discovery of America, and Poliziano as the herald of a new conception of the world. Actually, he was primarily interested in the expansion of Christendom and in the confirmation of antique knowledge. A comparison with Poggio Bracciolini’s, Flavio Biondo’s and Vasco Fernandes de Lucena’s discourses on the same topics shows that Poliziano didn’t say anything new, and that his attitude towards modernity is more ambiguous than that of his predecessors.

Florence – Portugal – Humanism – Navigations – Africa